

Préface

Qui n'a pas été séduit en traversant les vertes collines du Bassin charolais par ce paysage de prairies bordées de haies, qui s'étend à perte de vue, notamment dans le Brionnais, par la tranquillité apparente des troupeaux qui y pâturent ou chôment, du moins à la belle saison, à l'ombre des chênes qui ponctuent ces paysages ? Et à y regarder de plus près, comment ne pas trouver exemplaire cet élevage allaitant à l'herbe – les bêtes sont à l'herbe huit mois sur douze, si pas davantage – peu consommateur, en apparence au moins, de tourteau de soja importé du Brésil, de maïs irrigué, d'énergie fossile, de pesticides de synthèse et d'engrais azoté ; un élevage certes émetteur de gaz à effet de serre, mais constituant aussi un important capteur de carbone grâce aux prairies sur lesquelles il repose et garantissant une biodiversité en partie préservée grâce à la place des prairies permanentes et des haies maintenues ; un mode d'élevage finalement assez proche de ce qu'un consommateur citoyen, désireux de choisir ce qu'il mange, trouverait conforme à un modèle agricole désirable, proche de l'agroécologie ?

Une noria saisonnière de camions approvisionne pourtant ces élevages en granulés riches de protéines en provenance d'autres régions, en paille de moins en moins produite sur place, mais dont les besoins ont considérablement augmenté avec la généralisation des stabulations paillées, tandis qu'une autre noria de véhicules traverse les Alpes, chargée de broutards destinés à l'engraissement à l'auge dans la plaine du Pô, loin des vertes prairies du Bassin charolais. Quant aux animaux « finis » sur place, surtout des vaches de réforme et une partie des génisses, ils constituent le « gisement » d'une industrie de plus en plus concentrée, matière première pourtant techniquement traçable, mais en grande partie, et de plus en plus, noyée dans du « haché » indifférencié. Le paysage herbagé du Bassin charolais ne serait-il pas en dernière analyse que le simple maillon d'un système agroalimentaire mondialisé beaucoup moins vertueux qu'il n'y paraît ? Et n'est-il pas lui aussi très fragile au regard du changement climatique, qui, lorsque les prairies sont grillées par les sécheresses estivales, impose de plus en plus fréquemment d'affourager les animaux à la pâture, en plein été ?

En matière économique et sociale, le « système charolais » est aussi bien fragile : de moins en moins d'éleveurs à la tête d'exploitations de plus en plus grandes dans des campagnes dépeuplées, une moyenne d'âge des éleveuses et des éleveurs qui ne cesse de croître alors même que la relève n'est pas toujours assurée, un isolement croissant souvent mal vécu, et le sentiment si fréquent, surtout devant le petit écran, d'être montré du doigt par celles et ceux qui vivent en ville ou dans leur résidence secondaire, mais qui s'érigent parfois en donneurs de leçons, si éloignés qu'ils sont pourtant des réalités du terrain... Et bien que les revenus dégagés par l'élevage ne soient pas aussi dérisoires que certains responsables professionnels voudraient le faire croire, ils restent largement inférieurs à ceux obtenus dans d'autres productions et surtout bien modestes au regard du temps passé aux soins des bêtes, à la constitution des stocks fourragers pour l'hiver, à la surveillance des vélages en hiver. Pis, ce n'est plus

la production elle-même qui permet de vivre de l'élevage, mais bien uniquement les subventions publiques, par le truchement complexe des différentes aides nationales et européennes auxquelles les éleveurs et éleveuses ont droit. Depuis quelques années, c'est même le nombre de vaches allaitantes qui diminue, révélant une dynamique affirmée de décapitalisation.

Mais de tout cela, on ne parle guère, ou alors à voix basse, dans l'entre-soi des réunions professionnelles, rarement en dehors de ces cercles étroits. Une souffrance qui ne dit pas son nom... une souffrance silencieuse ? Ou une quasi-omerta plutôt, car en parler au-delà de ce premier cercle ne risquerait-il pas d'apporter de l'eau au moulin des détracteurs de l'élevage, de fragiliser le discours syndical dominant ?

Ce monde silencieux de l'élevage allaitant, Jonathan Dubrulle a su le faire sien. Par sa maîtrise technique d'une production complexe où tout se joue parfois dans les détails, par son empathie et sa capacité à établir un dialogue tout à la fois sincère et sans complaisance, J. Dubrulle s'est attiré la confiance et l'estime des très nombreux éleveurs et éleveuses qu'il a rencontrés, côtoyés, accompagnés. C'est au cours de ces entretiens approfondis, au pré, au coin de la « stabu », à la cuisine ou au salon, que J. Dubrulle a peu à peu réussi à dénouer l'écheveau entremêlé de la crise du système charolais. Interroger, écouter, relancer, laisser les silences parler à leur tour, ouvrir, dénouer, tenter de comprendre, dire les choses sans complaisance ni jugement de valeur.

J. Dubrulle retrace dans ce livre la trajectoire historique du système agraire charolais. La vocation herbagère et l'orientation vers l'élevage bovin allaitant sont ici précoces. Mais cette spécialisation précoce est encore bien incomplète au milieu du siècle dernier. Bien qu'orientée vers la production d'animaux à viande, la polyculture-élevage domine encore très largement, entre la multiplicité des élevages (il n'y a pas que des vaches à l'écurie !) et le maintien d'importantes surfaces en culture. Par ailleurs, en dehors des plus grands domaines et des exploitations aux mains des engrangeurs du noyau brionnais bien connu pour ses prairies d'embouche, la plupart des animaux produits quittent l'exploitation maigres, quoique plus âgés qu'aujourd'hui (châtrons, génisses), et sont engrangés dans d'autres régions françaises plus propices à l'engraissement à l'auge, le Bassin parisien, ou le nord de la France, par exemple. Puis, alors que s'affirme, dès les années 1970, la demande italienne en broutards dans un contexte d'infléchissement du prix du « gras », les éleveurs du Bassin charolais renoncent peu à peu aux châtrons pour vendre les animaux de plus en plus jeunes, caser davantage de mères dans les bâtiments et produire de plus en plus de veaux. Et il faudra très vite produire des broutards « alourdis », pesant vif 400 kg, conformes aux exigences des engrangeurs italiens ; et, pour cela, réaliser de lourds investissements pour être en mesure d'avancer les vêlages (stabulation libre) et pouvoir ainsi mettre sur le marché dès l'automne les animaux demandés, non sans les avoir alourdis au pâturage en augmentant les rations de granulés distribués, parfois à volonté, accroissant ainsi considérablement les coûts...

J. Dubrulle nous explique ainsi comment, dans un mouvement sans fin apparente d'accroissement de la taille du troupeau, mais surtout du nombre de vaches reproductrices et donc du nombre de vêlages par travailleur – mouvement encouragé par les choix faits en matière de politique agricole –, les éleveurs et éleveuses du Bassin charolais ont cru, ou fait semblant de croire, pouvoir transformer leurs vaches en « moules à veau » : produire le plus possible de broutards, une course aux vêlages, dans une sorte

de fuite en avant sans fin. Il démontre comment malgré l'augmentation continue de la superficie/actif et l'accroissement régulier du nombre d'animaux produits par travailleur, la valeur ajoutée de ces exploitations n'a cessé de diminuer depuis le milieu des années soixante-dix, au rythme de la dégradation du rapport de prix entre celui de la viande bovine et celui des coûts (intrants, équipements), au point d'être aujourd'hui très souvent négative. Il met en évidence enfin le fait que, par-delà les progrès techniques réalisés, un plafond de verre semble bien se dessiner à l'accroissement du nombre de vêlages par travailleur, de sorte que se dessine à l'horizon le crépuscule d'une trajectoire plurigénérationnelle.

Alliant finesse d'analyse et capacité de synthèse, J. Dubrulle met en lumière les différentes facettes de cette crise systémique et l'enfermement sans issue apparente dont sont ici acteurs et victimes les gens de l'élevage. Mais il nous montre aussi les voies explorées ici ou là pour tenter de « s'extraire du moule à veau ». La « profession agricole » a souvent prôné l'engraissement (ne fallait-il pas créer davantage de valeur ajoutée et ainsi inverser la tendance ?), encouragé la « diversification » par l'ajout d'un atelier supplémentaire ou, plus récemment, d'un parc de panneaux photovoltaïques, encouragé encore et toujours l'agrandissement pour diminuer le chargement et « s'adapter » au changement climatique, autant de propositions qui, pour intéressantes qu'elles puissent être, ne modifient en rien la trajectoire de l'élevage naisseur. J. Dubrulle s'intéresse plutôt aux tentatives individuelles de modification des systèmes d'élevage nasseurs, tentatives parfois couronnées de succès, et aux initiatives collectives qui redonneraient espoir si les conditions nécessaires à leur élargissement se trouvaient un jour réunies.

Car l'élevage allaitant à l'herbe du Bassin charolais, et avec lui les élevages dont l'alimentation repose très largement sur l'herbe, n'est-il pas l'élevage « à viande » à sauvegarder en priorité ? N'est-ce pas celui qui, malgré tout, est capable de fixer du carbone dans les sols des prairies, garant du maintien d'une relative biodiversité et susceptible de produire une viande de qualité ? Mais comment réduire sa dépendance encore trop grande aux protéines achetées malgré la présence de légumineuses dans les prairies permanentes et temporaires ? Comment réduire les achats de paille à l'extérieur, comment accroître la production de valeur ajoutée sans pour autant tomber dans le piège de l'engraissement à l'auge ? Comment différencier de nouveau les bêtes produites et les piécés¹ de la découpe pour échapper à l'uniformisation par le bas du haché, tout en offrant une viande de qualité abordable au consommateur ? Et comment redonner un sens au métier de naisseur, alors que ces derniers sont si peu entendus ou même reconnus par leur savoir-faire, au-delà de leur capacité à fournir en temps et en heure des lots aussi homogènes que possible de broutards ? Telles sont en quelques mots les questions redoutables auxquelles J. Dubrulle tente de répondre dans cet ouvrage, avec mesure et rigueur, et avec la modestie du chercheur qui cherche à comprendre ce que les gens font, en leur redonnant d'abord la parole.

Hubert Cochet
Professeur d'agriculture comparée
AgroParisTech

1. Morceaux de viande vendus à la découpe.